

LE COMBAT SPIRITUEL

Notre vocation spirituelle dans le monde d'aujourd'hui*

par Gérard SIEGWALT

Nous envisageons ici *une* manière de traiter le sujet proposé : le combat spirituel en tant que combat pour discerner les esprits. Ce point doit être explicité dans la première partie. Dans une deuxième partie, nous voulons placer le thème dans la réalité qui nous est donnée d'avance, et nous voulons méditer sur notre impuissance et sa signification. En une dernière partie, nous voulons réfléchir aux possibilités qui s'ouvrent pour nous à propos de ce combat spirituel, de discerner les esprits.

1. Notre combat spirituel en tant que combat pour discerner les esprits

Nous ne pouvons donner ici que quelques brèves indications qui ont pour tâche de nous présenter le sujet ainsi formulé comme *un thème biblique*, sous quelques aspects essentiels. Les affirmations bibliques qui devraient être méditées ici dépassent de loin la mesure accordée à notre contribution. Nous ne pouvons ici qu'ouvrir une piste, nous inciter à des réflexions ultérieures, nous engager sur la voie de l'Esprit de Dieu qui vit et qui donne la vie, qui est aussi la voie de notre existence créative en tant que suscité en nous par l'Esprit.

* Texte d'une conférence donnée en R.D.A. lors de la fête de Saint Michaël, de la Confrérie du même nom, en 1985. La traduction française a été faite par le pasteur R. Wolff.

Voici d'abord une remarque relative au *combat de Saint Michaël et de ses anges contre le dragon*, selon Apocalypse 12.

Nous savons comment on interprète couramment ces faits relatés ici sous la forme d'un mythe (on peut aussi en parler autrement que sous cette forme, mais celle-ci est la forme primitive, la « langue native » des faits dont il s'agit ici). La chute du grand dragon, du serpent antique qui s'appelle diable et Satan, est comprise dans ce sens que le dragon est supprimé, rejeté, anéanti. Cette interprétation semble évidente au premier abord — mais elle est peut-être un peu globale et prématurée. Il faut y regarder d'un peu plus près. En effet, on peut se demander si tout est dit en donnant cette interprétation. La mort de la mort, la victoire sur le péché et le diable grâce à la croix du Christ, victoire réalisée par le combat de Saint Michaël dans la dimension invisible de la création, a-t-elle vraiment anéanti le péché, la mort et le diable, ou sont-ils « seulement » vaincus ? Mais que veut dire « seulement », dans ce contexte, et que signifie « vaincre » en comparaison d'« anéantir, abolir, tuer » ?

Une distinction s'impose ici — et une telle distinction fait partie du discernement des esprits — et cette distinction est faite dès lors que nous posons la question du caractère propre de cette *réalité qui est ici appelée « le dragon »*, ce qui la qualifie de réalité dévorante et destructrice. Il s'agit en effet d'une créature, d'une créature appartenant à la création. Certes, l'origine du serpent au Paradis (Genèse 3) est entourée de ténèbres, mais il y est expressément identifié comme faisant partie du règne animal créé par Dieu, même si cette indication n'est pas exhaustive. De toute évidence, le serpent est une réalité de la création visible et de la création invisible, de même que le Symbole de Nicée dit que Dieu est créateur de la réalité visible et invisible.

Il est question de la *création invisible* dès le premier récit de la création d'après lequel le premier acte créateur de Dieu est la création de la lumière. Certainement, il ne s'agit pas de la lumière du soleil, de la lune et des étoiles qui ont été créés le quatrième jour, mais il s'agit d'une lumière précédant pour ainsi dire la création visible, tout en étant créée, elle aussi. C'est une lumière céleste, mais en tant que telle, c'est une lumière créée. Ce n'est en aucune manière une lumière qui puisse être confondue avec la lumière divine elle-même. La lumière céleste ainsi comprise ne se situe pas en dehors de

la création visible, mais elle la pénètre et elle en est la dimension céleste et invisible, si toutefois le ciel et la terre, créés par Dieu, sont liés dans leur essence même (par le « et »). Il est donc adéquat de parler de la dimension visible et de la dimension invisible de l'unique création de Dieu.

Le *dragon*, le serpent, est une réalité pour ainsi dire physique et métaphysique, visible et invisible, terrestre et céleste. Mais comme toute la création, il est une réalité bonne à l'origine, ou du moins créée en vue d'être bonne, si on considère que le premier récit ne regarde pas seulement en arrière — de manière protologique —, mais aussi en avant — de manière eschatologique.

Cependant, dans son aspect actuel, la création (et le dragon qui lui appartient) n'est pas une réalité bonne, mais de toute façon une *réalité ambivalente*. Cette réalité multiforme qui détermine toute autre réalité, est aussi le contenu du message de Paul et des écrits pauliniens, lorsqu'il y est question *des Trônes et des Souverainetés et des Autorités et des Pouvoirs*. Dans l'épître aux Colossiens, nous trouvons à ce sujet une double affirmation qui confirme et qui résume les autres affirmations néotestamentaires (Colossiens 1 : 15 ss.). « Tout ce qui est créé dans le ciel et sur la terre, les êtres visibles comme les invisibles, que ce soient les Trônes et les Souverainetés, les Autorités et les Pouvoirs — tout est créé par lui et pour lui ». Selon l'affirmation de Colossiens 2 : 8 ss., Christ est le chef de toute Autorité et de tout Pouvoir qui étaient bons à l'origine ou qui ont été créés en vue de devenir bons, mais qui apparemment ne sont pas bons au moment présent : « Il a dépouillé les Autorités et les Pouvoirs et les a publiquement livrés en spectacle et traînés dans le cortège triomphal de la croix ».

Là, il n'est pas question de tuer ou d'extirper ces puissances, mais de les soumettre. Et on peut comprendre pourquoi elles ne sont pas extirpées, dès lors qu'elles représentent des *forces de la création* bonnes à l'origine ou destinées à être bonnes. Mais ce sont des forces perverties qui au lieu d'être constructives sont devenues destructrices ou destructives. Elles le sont devenues, elles ne le sont pas par essence, d'éternité en éternité. Elles ne sont donc pas non plus destructives sans appel, mais elles peuvent changer. Cela veut dire aussi, sans doute, qu'elles ne sont pas seulement destructives, mais qu'elles sont *ambivalentes*, tantôt plus destructives et tantôt plus cons-

tructives. Pour préciser : elles sont caractérisées par le penchant de ce qui est constructif vers ce qui est destructif, mais aussi par la possibilité de voir se changer en constructif ce qui est destructif. Elles sont donc ambivalentes, sans avoir pris de décision pour le bien ou pour le mal. Elles sont ambivalentes en tant que *creuset* du bien et du mal, en tant qu'absorption du bien par le mal et d'impossibilité pour le bien de s'imposer, parce qu'il est prisonnier du mal.

Posons une question encore plus précise, qui concerne l'existence : Où de telles puissances ambivalentes nous apparaissent-elles ? Nous parlons de puissances créées, de réalités appartenant à la création, mais qui ne peuvent être limitées à leur condition visible et qui n'ont pas seulement deux dimensions (visible et invisible), mais qui ont aussi deux niveaux, deux significations, dans ce sens qu'elles sont en même temps créatives et destructives, angéliquement salutaires et démoniaquement dissolvantes. Appelons de telles puissances par leur nom !

Elles sont toujours à la fois personnelles et sociales, individuelles et collectives, naturelles et historiques ; elles sont à l'œuvre dans tous les domaines de la réalité. Pour n'en énumérer que quelques-unes : Éros — quelle puissance délicieuse et terrible ! Mammon — quelle puissance utile et désastreuse ! Combien l'identité, l'indépendance, l'autonomie, le pouvoir de s'imposer, la liberté — sont nécessaires pour la vie et hostiles à la vie ! L'économie, l'ordre établi, l'État — quelles formes concrètes de la raison pratique, quels fanatismes de la déraison ! La science, l'art, la littérature, la culture — quels pouvoirs de la connaissance dressés sur quels cimetières de l'ignorance ! La religion, la foi, le ministère, le service rendu par l'amour, la prière, la communion (toutes ces réalités ne sont pas soustraites à la réalité de ce monde, même si celle-ci n'est pas pour elles la loi première et ultime) — quels dons généreux de renouvellement constant et quelle caricature, quelle mare de refoulement, de crispation et de névroses ! Rien ne fait exception à l'ambivalence, même pas ce qui n'est pas *de* ce monde, dans la mesure où cela est pourtant *dans* ce monde.

En quoi consiste donc *le combat de Saint Michaël contre le dragon* ? Il ne signifie pas son anéantissement, mais un certain « tri », *une distinction, une séparation de ce qui n'était pas séparé*. Car autant ce monde « gît sous l'empire du mauvais » (1 Jean 5 : 19), autant il est aussi imprégné de la bonté créatrice de Dieu, telle qu'elle

se révèle à la foi dans la rédemption par le Christ, et telle que dans, avec, et sous la réalité actuelle, elle annonce le ciel nouveau et la terre nouvelle, le royaume de Dieu qui vient.

Ainsi, l'affirmation du caractère mauvais de ce monde est confrontée à l'affirmation des bons dons qu'offre ce monde, telle qu'elle se retrouve aussi dans l'Apocalypse. Voyez Apocalypse 21 : 24 et 26 où il est dit que les rois (des nations païennes) apporteront leur gloire et leur honneur dans la Cité céleste de Dieu. Il y a donc des « valeurs positives » dans ce monde marqué par le mal, et ces valeurs ont la promesse d'être récoltées dans la Jérusalem céleste !

Il s'agit de séparer du mal ces valeurs positives. C'est ainsi que l'entend l'épître aux Éphésiens (1 : 10) où il est dit que Dieu réunit (litt. « récapitule ») l'univers entier sous un seul chef, le Christ. Dans *récapitulation* il y a « caput », là tête, le chef. « Récapituler » veut dire : orienter en direction du Christ, de telle sorte qu'il devienne le chef de ce qui est ainsi récapitulé. La récapitulation contient un triple acte qui peut être décrit par le terme hegelien « *Aufhebung* » : 1) négation (rejet), 2) confirmation, 3) sublimation (accomplissement). Telle est aussi la triple relation entre l'Évangile et la loi : 1) l'Évangile abolit la loi, la rejette dans ce qu'elle a de légaliste, 2) l'Évangile confirme la Loi dans ce qu'elle a d'évangélique en tant que poteau indicateur sur le chemin du salut, 3) l'Évangile accomplit la Loi, il est son accomplissement.

Le combat de Saint Michaël est un discernement des esprits, une séparation parmi les esprits. Il n'est pas un anéantissement, du moins pas seulement un anéantissement.

Éros, Mammon, la liberté, l'État, la culture ni (dans le sens indiqué) la religion ne doivent et ne peuvent pas être éliminés ; ils sont le fondement qui porte ce monde, ils sont pour ainsi dire le réservoir d'énergie de tout ce qui est créateur et constructif. Mais l'énergie accumulée ici n'a pas sa norme en elle-même. C'est pourquoi elle dégénère et elle détruit au lieu de construire, si elle n'est pas soumise à Celui qui l'a créée, rachetée et accomplie. Le combat de Saint Michaël, en tant que combat pour le discernement des esprits, pour leur séparation, est un combat *décisif*.

Le combat spirituel comprend le discernement, la séparation, la décision. Le combat spirituel est le combat mené par le Christ dans

l'Église et par l'Église, dans la communauté particulière et par la communauté particulière, dans chaque chrétien et par chaque chrétien ; c'est le combat de la récapitulation qui en tant que combat pour la « *Aufhebung* » dans le triple sens déjà mentionné, est le combat du discernement, de la séparation et de la décision.

Les autres indications bibliques concernant notre thème (« Notre combat spirituel en tant que combat pour le discernement des esprits ») doivent rester tout à fait brèves. Mais elles reçoivent leur éclairage par ce qui vient d'être dit. 1 Corinthiens 12 : 10 : Paul mentionne parmi les dons de l'Esprit, dits « charismes », le don du discernement des esprits (*diakrisis pneumatôn*). Ce don mentionné comme un don spécial qui distingue des membres particuliers de l'Église, est en même temps un don offert à l'Église tout entière. Cf. 1 Corinthiens 14 : 29 : « Quant aux prophéties, que deux ou trois prennent la parole et que les autres jugent » (*diakrinein* = discerner). Le verbe « juger », « examiner » est bien à sa place. L'affirmation exprimée par le verbe « discerner » (*diakrinein*) se retrouve dans le Nouveau Testament dans le verbe « examiner » (*dokimazein*). Cf. 1 Thessaloniens 5 : (19-)21 : « N'éteignez pas l'Esprit, ne méprisez pas le don de prophétie, examinez tout avec discernement, retenez ce qui est bon ». Nous retrouvons ce thème dans 1 Jean 4 : 1 : « Mes bien-aimés, n'ajoutez pas foi à tout esprit, mais éprouvez les esprits, pour voir s'ils sont de Dieu, car beaucoup de prophètes de mensonge sont entrés dans le monde ». Nous devons examiner à la manière dont et parce que Dieu examine en premier et en dernier lieu le cœur et les entrailles. Cf. 1 Corinthiens 3 : 12 s. : « L'œuvre de chacun sera manifestée ; car le jour la fera connaître, parce qu'elle se révélera dans le feu, et le feu éprouvera ce qu'est l'œuvre de chacun ». En se référant à une concordance, on trouvera d'autres passages.

Dans ce contexte, il est intéressant et important d'étudier de plus près le verbe « discerner » (*diakrinein*). Voici les perspectives qui s'ouvrent à nous :

Il s'agit d'abord de la *relation qui existe entre « discerner »* (*diakrinein*) et *juger* (*krinein*). Il est sûr que nous ne devons pas juger (Matthieu 7 : 1) parce que Dieu est le juge et que nous sommes tous soumis à son jugement, mais il est tout aussi sûr que nous devons examiner, discerner (*diakrinein*), pour pouvoir juger et décider. Le discernement des esprits, au même titre que la foi, l'amour, l'espéran-

ce, est le don qui caractérise le chrétien et le devoir qui lui est confié, dans la mesure où par la foi, l'amour, l'espérance il se voit placé en une distance (dia) critique vis-à-vis du monde. Il n'est pas retiré du monde ou élevé au-dessus du monde, mais il est appelé à vivre, dans le monde, dans la perspective du royaume de Dieu qui vient, et il en est rendu capable. Mais cette capacité et cette vocation incluent le discernement des esprits, le devoir de les considérer à partir du Christ et en vue du Christ, et de récapituler ainsi le monde, de l'orienter vers son chef, vers le Christ. Le discernement des esprits n'a pas pour but le jugement du monde, mais sa justification : il doit devenir juste et être rendu juste.

En second lieu, il s'agit de la *relation qui existe entre le discernement des esprits et la dispute polémique*. Diakrinein, discerner, peut aussi signifier : disputer. Le discernement des esprits en tant que dispute, en tant que disputation ! Certes, on nous dit dans Actes 4 : 32 au sujet de la chrétienté primitive : « La multitude de ceux qui étaient devenus croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme ». Un manuscrit (D) ajoute : « et il n'y avait aucune dispute (diakrisis) parmi eux ». Paul va dans le même sens : « Accueillez celui qui est faible dans la foi, sans critiquer ses scrupules », litt. sans viser la discussion des opinions sans discuter dans le sens que W, Staehlin donne à ce mot quand il dit : « Je déteste la-discussion ». Il vise la discussion qui ne cherche pas à découvrir la vérité, qui ne dit pas la vérité dans l'amour, mais qui cherche à avoir le dernier mot, à avoir raison (Rechthaberei). Elle ne désire pas écouter véritablement, elle veut frapper (discutere, de cutere = frapper ; dis-cutere = frapper pour séparer). C'est pourquoi Paul, exposé à des attaques tout à fait personnelles de la part des Corinthiens, renonce à toute manie de la discussion et de l'autojustification qui ne feraient que déchaîner et amplifier la tendance polémique des Corinthiens. Mais il dit, en parlant de lui-même : « Tout homme que nous sommes, nous ne combattons pas de façon purement humaine, Non, les armes de notre combat ne sont pas d'origine humaine, mais leur puissance vient de Dieu pour la destruction des forteresses, Nous détruisons les raisonnements prétentieux et toute puissance hautaine qui se dresse contre la connaissance de Dieu. Nous faisons captive toute pensée pour l'amener à obéir au Christ » (2 Corinthiens 10 : 3 ss.). Il s'agit donc pourtant d'une dispute, mais à l'aide d'armes spirituelles ! C'est une

dispute qui a pour but l'édification au moyen de la soumission de tous à l'obéissance du Christ !

Si nous étions tentés de penser par erreur que ce but pourrait être atteint par la contrainte, comme cela est arrivé bien des fois dans l'histoire de l'Église (et cette tendance, j'en trouve aussi les ébauches en *moi-même*), nous nous souvenons de cette phrase (qui figure dans la Règle de la Confrérie Saint Michaël) de Éphésiens 4 : 15 : « confessons la vérité dans l'amour » (« nous osons nous dire la vérité : réciproquement, dans l'amour »). Car dans une telle dispute, Christ combat en nous, avec nous, par nous, et pour que ce combat soit réel et vrai, il doit y avoir la dimension du silence, de l'écoute, de la foi, de l'amour, de l'espérance, dans tout ce qui se dit et dans tout ce qui se fait.

Enfin, en troisième lieu, il s'agit de la *relation qui existe entre « discerner » et « douter »*. « Diakrinein » signifie « douter » dans sa forme médiane ou passive (« diakrineshai »). Celui qui doute est celui qui est engagé dans une dispute avec lui-même, celui qui est tellement préoccupé de lui-même et de ses affaires, celui qui ne cesse de s'analyser lui-même et les réalités, de tourner autour de lui-même et des réalités, au point de perdre de vue le Dieu à partir duquel tout doit être examiné et discerné, à savoir le Christ. Celui qui doute (« diakrinomenos »), c'est l'homme déchiré, partagé en lui-même (Th. W. N. T. art. diakrinô). Voyez par exemple Marc 11 : 23 : « En vérité, je vous le déclare, si quelqu'un dit à cette montagne : Ôte-toi de là et jette-toi dans la mer, et s'il ne doute pas en son cœur, mais croit que cela arrivera, cela lui sera accordé ». Jacques 1 : 16 ss., parlant de celui qui prie : « Qu'il demande avec foi, sans éprouver le moindre doute ; car celui qui doute ressemble à la houle marine que le vent soulève. Que ce personnage ne s'imagine pas que le Seigneur donnera quoi que ce soit à un homme partagé, fluctuant dans toutes ses démarches ». On trouvera d'autres passages dans les concordances.

Celui qui doute manque d'orientation en direction du Chef, du Christ ; il ne voit que lui-même et le monde, et il perd ainsi le nord, si on veut recourir à l'image de la boussole qui par définition est « orientée », qui se réfère à un pôle. Nous ne pouvons pas surmonter le doute par nos propres forces, mais il est surmonté dès lors que la grâce du Christ orienté vers nous, nous est accordée, dès lors que dans la houle, le rocher apparaît et remet tout en ordre, dès lors que les eaux qui entraînent dans l'abîme deviennent dans, avec et sous

leur puissance de mort, les eaux de la nouvelle naissance, les eaux du baptême qui tuent et qui vivifient. Ainsi, l'indécision du doute devient le discernement, la séparation, la décision qui est — de manière constructive — le but de tout doute.

Laissons là les références bibliques. On aurait pu et dû débattre de bien d'autres sujets. Nous aurions dû parler de Jésus et des démoniaques et du discernement, de la séparation, de la décision avec pleine autorité par Jésus au moment où il chasse les démons. Nous aurions dû traiter de la distinction entre la vraie et la fausse prophétie, entre la vraie et la fausse doctrine — thème qui revient souvent dans le Nouveau Testament — et déjà dans le Premier Testament ! — et d'autres sujets semblables.

Notre combat en tant que combat pour le discernement des esprits, nous l'engageons à la suite de Saint Michaël qui dans la dimension invisible de la création, exécute la victoire sur la mort, le diable et le péché, remportée par le Christ. L'Église, telle communauté particulière et chaque chrétien sont appelés à réaliser cette victoire dans la dimension visible de la création et sont couverts à l'arrière par Saint Michaël.

Nous concluons cette partie par une parole de Jésus, Matthieu 16 : 1 ss. : « ... vous savez interpréter (diakrinein) l'aspect du ciel ; et les signes des temps, vous n'êtes pas capables de les discerner ! Génération mauvaise et adultère, qui réclame un signe ! En fait de signe, il ne lui sera rien donné que le signe de Jonas. »

II. Notre impuissance spirituelle dans l'océan du monde en tant que matrice du combat spirituel

Nous venons de parler du combat spirituel en tant que combat pour le discernement des esprits. Et nous entendons maintenant cette parole de Jésus : « En fait de signe, il ne vous sera donné rien d'autre que le signe de Jonas » – donc le signe de la mort inéluctable, mais aussi le signe de la résurrection à travers la mort !

Depuis le commencement, l'Église est placée sous ce signe. Mais ce n'était pas toujours évident aux époques du « triomphalisme ». Il est hors de doute qu'il en est ainsi aujourd'hui, surtout dans nos pays européens, de l'Atlantique à l'Oural, d'une manière différenciée selon le pays et la situation donnés. Mais dans l'ensemble, l'impuissance ne

saurait être contestée, l'impuissance spirituelle de l'Église, de la communauté particulière, de chaque chrétien, dans l'océan du monde. Nous sommes sans doute perchés sur la branche de l'histoire qui est en train de dépérir. Il est clair que nous sommes sur le point d'être engloutis par l'océan du monde.

Nous voulons faire face à cette situation, nous voulons la regarder d'un œil (dia) critique. Se pourrait-il que sous le masque des apparences qui nous glace de peur, qui nous agresse comme une puissance mortelle, un visage se cache — et se dévoile : le visage du *Seigneur* Jésus, le Christ, qui s'avance vers la résurrection, à travers la mort ?

L'impuissance ! Ce que nous avons dit du discernement des esprits est certes bel et bon, mais qu'est-ce que cela signifie, quelle en est l'autorité face à la violence, face au règne de l'esprit de cet éon qui triomphe ?

À travers la question ainsi posée, nous pouvons percevoir une réalité à l'égard de laquelle nous devons prendre nos distances, d'une manière critique. C'est qu'après cet éon en viendra un autre qui établira toutes choses sur des bases nouvelles. Certes, l'espérance qui attend un ciel nouveau et une terre nouvelle est l'espérance chrétienne par excellence. Mais elle ne naît pas d'un désir de revanche, d'un ressentiment ! Cette espérance chrétienne — l'espérance d'un ciel nouveau et d'une terre nouvelle — n'existe pas en opposition à cet éon, mais dans, avec et sous cet éon, à travers lui et par-delà lui. Elle n'existe donc que dans la mesure où elle nous est donnée dans, avec et sous cet éon, en tant qu'espérance vivante pour ce monde et au-delà de ce monde, donc dans la mesure où nous assumons l'impuissance donnée avec cet éon, où nous l'endurons et où à travers elle nous parvenons à une nouvelle naissance.

Nous voulons nous arrêter ici pendant un court moment. Le mot d'ordre de l'Église, de la communauté particulière et de chaque chrétien ne peut être un monde meilleur, mais *une nouvelle manière d'être à travers une transformation*. Nous devons être transformés. Bien des choses doivent être améliorées dans ce monde, au Nord et au Sud, à l'Ouest et à l'Est, et nous avons le droit d'y collaborer, selon nos possibilités, pour que de bonnes décisions soient prises qui conduisent à une telle amélioration, pour qu'une action soit entreprise dans cette direction, et que nous-mêmes agissions, chacun pour sa part. Mais en tant qu'Église, en tant que communauté particulière, en tant chrétiens, nous ne pourrions apporter notre con-

tribution de manière adéquate, nous ne pourrions nous-mêmes apprendre à décider et contribuer à de bonnes décisions, qu'à partir de la *nouvelle manière d'être* et à partir de la vie nouvelle qui surgit et qui s'épanouit en nous à travers cette mort !

Il est une loi qui domine toute vie, y compris la vie humaine, la loi du « mourir et devenir » (Stirb und werde). Luther en parle dans son Petit Catéchisme quand il dit que le vieil Adam en nous doit être noyé chaque jour, et que chaque jour un homme nouveau doit ressusciter. D'après un texte comme Apocalypse 13 : 8 (traduit d'après le texte original), cette loi est Dieu lui-même en son Fils ou, comme il y est dit, « dans l'Agneau qui est égorgé dès le commencement du monde ». Dans celui que Jean-Baptiste désigne comme « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde », cet Agneau qui souffre d'une manière latente et universelle, apparaît dans un personnage historique, Jésus de Nazareth, et s'incarne en lui. La croix de Golgotha récapitule une fois par toutes la souffrance latente et universelle de l'Agneau de Dieu, souffrance qui dure, comme dit Pascal, jusqu'à la fin du monde, aussi longtemps que subsiste le péché de l'homme. La croix de Golgotha est — dans le langage de Hegel — l'universel concret : ici, la souffrance universelle du Fils éternel de Dieu se concrétise dans une existence historique.

Là où la mort est à l'œuvre dans notre vie, là où nous ne pouvons échapper à cette mort, mais où nous l'acceptons, où nous l'endurons — tout en nous faisant accompagner par la thérapie et la cure d'âmes ! — la mort du Christ veut produire son fruit en nous. Il nous donne d'avoir part à sa mort, et nous y participons. Et là, il nous donne également part à sa résurrection, il nous donne de naître de nouveau à travers la mort ; le baptême devient événement dans notre vie ; notre baptême devient vrai et réel, ce baptême qui voulait nous initier à une vie dans le baptême, et ceci pour la durée de notre vie.

Notre impuissance spirituelle en tant que matrice pour le combat spirituel ! « En fait de signe, il ne lui en sera donné d'autre que le signe de Jonas » ! Cette parole ne veut pas seulement être une loi ; nous y percevons aussi l'Évangile, la promesse de Dieu. Nous sommes appelés à naître de nouveau, à travers *toute mort* !

III. Les possibilités du combat spirituel qui naissent dans, avec et sous l'impuissance spirituelle

Nous parlons de possibilités qui naissent, qui sont donc données et non fabriquées. Je ne les connais pas d'avance. Je peux seulement me les faire montrer, précisément à travers l'impuissance, Les possibilités qui veulent contourner l'impuissance sont fabriquées, elles ne naissent pas, elles sont tromperie et mensonge.

En Alsace, la « Commission pour la protection de la nature » des deux Églises protestantes a publié il y a quelques années une brochure intitulée « Nature menacée et responsabilité chrétienne » (Éditions Oberlin). On y aborde quelques thèmes brûlants, depuis l'énergie nucléaire jusqu'à la protection des animaux et à l'occupation des sols, en essayant de les placer dans une perspective chrétienne (il ne peut s'agir que d'un essai). Des thèmes brûlants ! Mais nous ne parlons que de petits pas. C'est la seule manière honnête, réaliste, ouverte à ce qu'est possible, de parler de ces problèmes. Il n'y a de promesse que dans cette direction !

Les petits pas ! C'est vers eux que conduit le discernement des esprits, la séparation, la décision.

Ces petits pas consistent à créer ou déceler des *îles*, des espaces d'air où il est possible de respirer sans être asphyxié et étouffé. Des îles au milieu du monde ! Des espaces de liberté, de relations, de rapports entre les hommes et avec la création, et de rapport avec Dieu. Toutes ces relations se conditionnent réciproquement. Des espaces, des îles de la gratuité, de la grâce ! Des îles « pour rien » aux yeux du monde, des îles de pur luxe (c'est cela ; la grâce !), de ce qui est festif, où on fait des cadeaux et où on en accepte, où règne la loi (l'évangile !) du « dorean » (Romains 3 : 24), de ce qui est gratuit.

L'Église, la communauté particulière, le chrétien — voilà un luxe que Dieu s'offre ! Gratuitement, pour rien ! L'Église, la communauté particulière, le chrétien — voilà les îles d'une telle gratuité !

C'est là, dans cette impuissance, dans cette impuissance ressentie comme une grâce, c'est là, dans les possibilités qui naissent de l'impuissance ressentie comme une grâce — c'est là que l'Église est édifiée, c'est là que la communauté particulière devient événement, c'est là que chaque chrétien est engagé dans le service, par grâce, à

son grand étonnement et avec une joie qui l'incite à la louange.

Le discernement des esprits consiste à reconnaître, à utiliser, à conquérir de tels espaces. Dans l'Église, dans la communauté particulière, dans chaque chrétien. Avec l'Église, avec la communauté particulière, avec chaque chrétien. Par l'Église, par la communauté particulière, par chaque chrétien.

À partir du Christ. Par lui. En lui. Là où il se donne à nous, où il s'offre à travers nous. Dans la prière et la communion, dans la Parole et le Sacrement, dans l'amour et le témoignage. Donc, dans la « koinonia », la « leiturgia », la « diakonia » et la « martyria ».

* * *

Notre combat spirituel aujourd'hui...

Comment va-t-il continuer ?

Réponse :

Avec nous, là où nous vivons, dans l'Église, dans la communauté particulière, la famille, le monde —

en nous, là où nous mourons, où nous faisons l'expérience de la fin, la fin de la foi, de l'Église, de la communauté particulière, de la famille, du monde —

par nous, là où à travers cette mort nous naissons à la vie par la grâce du Christ qui nous appelle ainsi à transmettre la vie.